

eMag

endez-vous culturel du Courrier

TANGO Principale manifestation de l'identité des habitants du Rio de la Plata, le tango foisonne aujourd'hui dans le monde entier, et sur les rives du Léman. Mode éphémère ou passion séculaire?



Photo.
Les danseurs argentins Jimena Hoffner et Juan Stefanides, de passage à la «Práctica gourmande» à Genève, lors de leur tournée européenne, avril 2011. CÉDRIC VINCENSI

(No)made in Argentina

CLAIRE RUFENACHT

«Le tango, c'est la danse du diable: il la danse pour se refroidir», écrivait Satie en 1914. Aujourd'hui encore, le tango déclenche les passions auprès d'une foule internationale toujours plus nombreuse. En Europe, tant les spectacles, les concerts que les festivals de tango se multiplient. A Genève et Lausanne, les milongas, festivals et marathons de tango foisonnent (lire page suivante). Que penser de cette frénésie, palpable depuis quelques années, pour cette culture populaire née à la fin du XIX^e siècle dans les villes de la région du Rio de la Plata, en Argentine et en Uruguay, et inscrit en 2009 au patrimoine immatériel de l'humanité par l'UNESCO? Petit détour historique.

Au début du siècle dernier, alors que certains quartiers périphériques de Buenos Aires et Montevideo voyaient naître un genre musical nouveau, fruit du métissage de l'immigration récente, le tango était une expression populaire et marginale que la classe élevée censurait le jour et savourait la nuit pour s'encanailler. Largement étudiée, l'histoire du tango est multiple et variée. Ne serait-ce que dans l'étymologie du mot «tango», d'origine latine pour les uns, onomatopée

africaine pour d'autres, ou encore lié à la musique espagnole. Et d'autres mystères embrument l'univers du tango, provoquant même des discordes quasi patriotiques, comme en ce qui concerne le pays d'origine du célèbre chanteur Carlos Gardel, dont l'Argentine, l'Uruguay et la France se disputent la naissance... Il est cependant certain que le tango navigue jusqu'en Europe dans les premières décennies du XX^e siècle. Il devient une mode à Paris, s'institutionnalise et envahit l'Europe entière. En Finlande et en Turquie, on se l'approprie pour créer un tango indigène où les thèmes abordés – nostalgie, amour, espoir – sont illustrés par des sujets locaux. Les orchestres se multiplient. Les cours de danse font fureur. Ainsi, la deuxième génération d'immigrants européens, nés *porteños* (de Buenos Aires), s'en vont travailler en Europe pour diffuser une culture populaire désormais identitaire, ambassadrice de l'Argentine. A Buenos Aires, ville tournée vers le vieux continent, le tango se développe également. C'est la période de la Nueva Guardia. Les lieux de bals prolifèrent dans toute la ville, désormais tolérés et fréquentés par tous.

Jusqu'en 1955, année de la chute de Perón. Considéré comme un symbole du péronisme,

puisque d'essence populaire, le tango est censuré, cette fois non pour des raisons sociales, mais politiques. Pourtant, il n'a pas dit son dernier mot. Il survit comme il peut à Buenos Aires, où le rock fait rage... Un nouveau tango apparaît, dont la figure de proue est Astor Piazzolla. Côté danse, un projet fou fera office de tremplin: la compagnie Tango Argentino, dirigée par Claudio Segovia, vit un succès insoupçonnable lors de sa création en 1983 à Paris. En effet, alors que cette danse et cette musique avaient perdu de son aura dans la capitale argentine, c'est sans beaucoup d'espoir et avec peu de moyens que les *milongueros* de l'époque montent le spectacle. Applaudi en France, il fera le tour du monde, redonnant vie au tango argentin.

ANCIENS ET MODERNES

«Comme en 1910, le tango revient alors à Buenos Aires, riche d'une reconnaissance européenne qui l'anoblit», explique Juan Stefanides, danseur argentin de passage à Genève et Lausanne le mois dernier, lors d'une tournée européenne. «A nouveau, des salons s'ouvrent et, progressivement, orchestres et danseurs refont surface». Depuis, une nouvelle génération se met au tango et partage avec les *viejos milongue-*

ros (vieux danseurs de tango) la même passion. Avec le passage du siècle, cet art populaire se teinte de modernité. Et c'est l'habituelle querelle des anciens et des modernes... Tout au long de l'histoire du tango deux écoles se distinguent l'une proche de la danse, avec un rythme régulier et marqué (influence d'Oswaldo Fresedo) l'autre, orientée vers une recherche de liberté musicale avec des arrangements orchestraux plus complexes (influence de Julio De Caro). Dans les années 1960, Piazzolla quitte l'orchestre plus traditionnel d'Anibal Troilo, autre génie du bandonéon, pour créer son propre ensemble. Mais sa musique aura attendu une quarantaine d'années avant d'être admise par les plus conservateurs comme étant du tango.

En 2000, une autre innovation fait grincer des dents plusieurs *milongueros*: le tango électro, incarné entre autres par Gotán Project. Pourtant comme l'observe Jimena Hoffner, partenaire de vie et de tournée de Juan Stefanides, «il est probable que depuis une dizaine d'années, le tango nuevo, associé au tango électro, ait permis à certains jeunes de s'approcher du genre». Mais la danseuse argentine ajoute qu'il faut ensuite sortir de cette «tendance» pour entrer dans l'«essence du tango».

à la une

Pour en savoir plus.

Michel Plisson, *Tango du Noir au blanc*, Actes Sud, 2001.

Horacio Salas, *Le Tango*, Babel/Actes Sud, 2004.

Antonio Pau, *Tango, musique et poésie*, Ed. Christian Pirot, 2006.

Saúl Yurkievich et Henri Deluy, *Les Poètes du tango*, Gallimard, 2006.

Ramón Pelinski, *El Tango nómada*, Corregidor, 2008.

Le site argentin de référence.

www.todotango.com

A signaler la réédition par Carlotta Films de

Tango, de Carlos Saura (1998), en DVD et Blu-Ray.

Quant à *Tangos - L'exil de Gardel* (1985) et

Sur (1988) de Fernando Solanas, ils sont

disponibles en DVD chez Trigon Film.

●●● Selon Jimena Hoeffner, pour la saisir, il faut aller à Buenos Aires et trouver cette «cosa rea y grasa», quelque chose de canaille en *lunfardo*, langue de Buenos Aires et du tango. Une multitude de passionnés du monde entier se retrouvent dans la capitale argentine pour y prendre des cours, déambuler dans les rues labyrinthiques et se perdre dans l'intense vie nocturne. Et comprendre le «qué sé yo, viste», le je-ne-sais-quoi qu'ont les soirées de Buenos Aires, comme l'écrit Horacio Ferrer, poète et collègue d'Astor Piazzolla.

La municipalité a d'ailleurs bien compris l'intérêt du tango, et l'utilise comme argument touristique de premier choix. Un marché se développe : les «cena-shows», restaurants où sont donnés des spectacles de tango abondant le plus de clichés possibles – prolifèrent, offrant une image mystifiée du tango. De même le Festival de tango de Buenos Aires a-t-il été déplacé du mois de février (vacances estivales argentines) au mois d'août, en même temps que le Campeonato mundial de tango (concours international) qui tombe justement pendant les grandes vacances européennes. Une philosophie mercantiliste, génératrice d'emploi, la récupération officielle d'une culture populaire, au risque d'en saper l'authenticité.

LE ROI DE LA MILONGA

Mais ce sont bien les milongas qui rassemblent les aficionados du monde entier. Le terme milonga, genre musical cousin du tango, plus syncopé et plus ancien, s'emploie par métonymie pour désigner les lieux où se danse le tango. A Buenos Aires, il en existe des dizaines par soir, dans une palette de lieux et d'ambiances différentes pour répondre à la demande toujours plus aiguë des milongueros portégnés et étrangers. Le chemin qui mène à la bonne piste de danse s'apparente à un parcours initiatique. Codifié, hiérarchisé, l'univers de la milonga est un microcosme qui obéit à ses propres règles et rôles s'y définissent au travers de la danse qui réunit et confond toutes les strates sociales.

Selon Juan Stefanides, le «roi de la milonga» doit posséder diverses qualités : sur la piste, il maîtrise la danse, la musique et l'espace ; il est sociable et sait être patient pour inviter comme il se doit sa prochaine partenaire – par un *cabecero*, un léger signe de tête adressé discrètement à l'élu(e) des prochaines danses. Il connaît les codes en vigueur. Pour Juan Stefanides, *milonguero* averti, le lieu doit pouvoir offrir deux espaces, l'un pour danser, l'autre pour la *charla*, la conversation – un bar, des tables, une piste avec une entrée accessible. Sur

celle-ci, la circulation se fait toujours dans le sens inverse des aiguilles d'une montre, en respectant ses voisins. Un DJ passe la musique sous forme de *tandas*, groupe de quatre ou cinq tangos du même orchestre, de la même époque, chantés ou instrumentaux ; il varie entre des tangos, des valse et des milongas avec des interludes qui les séparent, appelés *corinas* (rideaux). Celles-ci permettent au danseur de raccompagner sa partenaire à sa chaise. La patience est de mise dans cette danse éphémère où l'on accepte que fatalement, l'union se terminera après les quelques morceaux partagés.

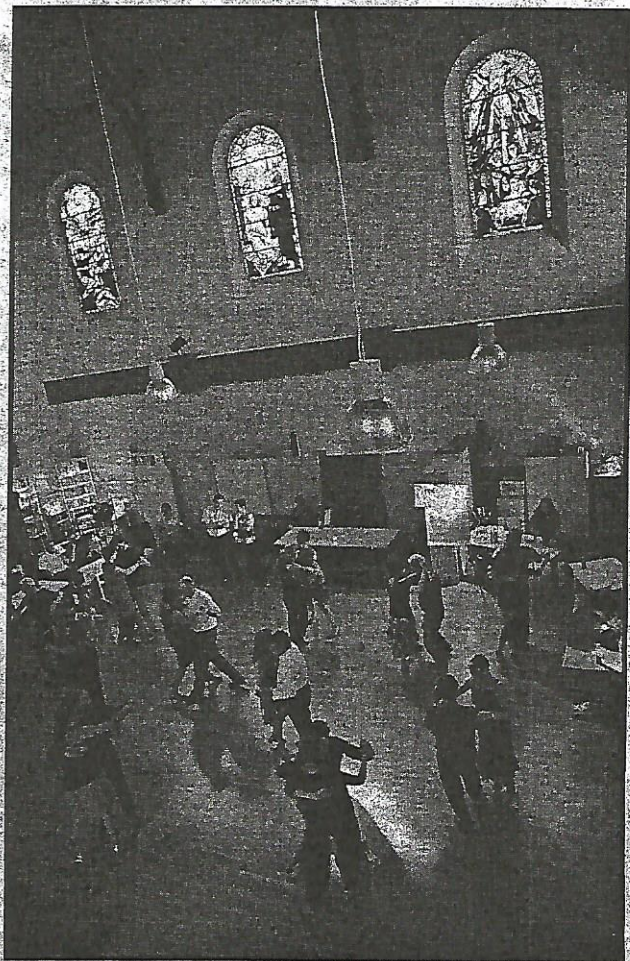
UN SENTIMENT TRISTE QUI SE DANSE

En effet, le tango, tant sa danse que sa musique et sa poésie, reflète des sentiments intimes et profonds. Enrique Santos Discépolo, poète des années 1940 – connu pour sa philosophie réaliste et pessimiste, notamment dans son célèbre tango «Camabalache» – disait du tango qu'il était «un sentiment triste qui se danse». Difficile d'exprimer ce que l'on ressent dans cet art. Pour Jimena Hoeffner, c'est une forme de vie, un moyen intense de communion, sans artifices. Et son partenaire de renchérir : «Le corps ne ment pas : on a la possibilité de trouver un véritable lieu d'union». Le poème de Marvil, rendu célèbre par le chanteur et grand séducteur Alberto Castillo, le formule ainsi : «Le tango se danse comme ça : sentir au visage le sang qui monte, à chaque cadence, pendant que le bras, comme un serpent, s'enroule à la taille, qu'il va briser. L'haleine mêlée, les yeux fermés, pour mieux entendre ce que les violons racontent aux soufflets.» (cité dans *Les Poètes du tango*, Gallimard).

Le tango est un moyen d'expression né à une époque où se faisait ressentir le besoin de trouver une identité, dans une ville noyée par sa croissance démographique. Il appartient définitivement à la culture portégn(e), elle-même hybride, comme l'explique Juan Stefanides : «Nous, les Portégnés, nous buvons le maté des Guaranis, nous avons le bandoneón des Allemands, une manière d'être italienne, de s'habiller à l'anglaise, le cabaret français – ça, c'est le tango.»

Mais les sentiments qui le constituent sont universels. Pourquoi, sinon, au-delà d'une mode éphémère, le danse-t-on et le joue-t-on dans le monde entier, et ce, depuis plus d'un siècle ? Pourquoi de plus en plus de passionnés s'adonnent-ils au tango, créant un réseau au-delà des frontières ? Une explication possible, selon Juan Stefanides et Jimena Hoeffner, serait le besoin, dans les pays dits «civilisés», de retrouver un échange plus naturel, plus

instinctif, entre l'homme et la femme. «Retrouver dans l'*abrazo* les attributs des genres, qui revêtent, chacun à leur manière, un rôle nécessaire.» Mais ce Vieux Continent, aussi «dénaturé» qu'il apparaisse à certains, redonne au tango un élan moderne, où les couples de danseurs se définissent moins à travers leurs attributs biologiques que dans un élan commun d'écoute et de partage. Serait-ce cette communication essentielle, devenue rare dans des sociétés peines d'individualisme, qui confère au tango son attrait exceptionnel ?



Quelques dates

1869 : Politique d'immigration en Argentine sans restriction de Domingo Faustino Sarmiento.

1901 : 125 951 immigrants s'établissent à Buenos Aires.

1903 : Célèbre tango d'Angel Villoldo, «El Choclo», l'un des premiers joués en France.

20 décembre 1911 : Revue *El Hogar* de Buenos Aires : «Dans les salons sélects parisiens, cette

Photo : Milonga au Temple des Paquis, à Genève, avril 2011. CEDRIC VINCENTINI.